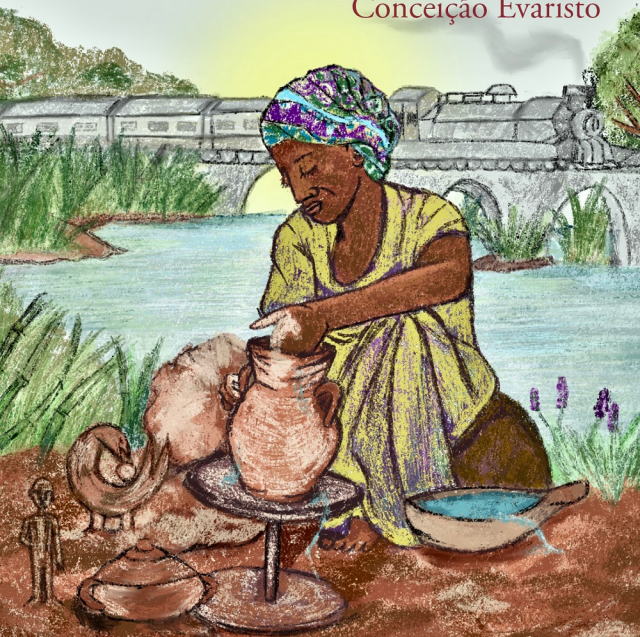


PONCIÁ VICÊNCIO

ANACONA
EDITIONS

COLLECTION TERRA

Conceição Evaristo



Conceição Evaristo

Ponciá Vicêncio

*Traduit du brésilien par
Patrick Louis & Paula Anacaona*



Titre original *Ponciá Vicêncio* © Conceição Evaristo, 2003.
© Éditions Anacaona, 2015, pour la traduction française, 2026
pour la présente réimpression. Dépôt légal mars 2015.

Le traducteur Patrick Louis remercie particulièrement Mimi Plé
pour sa relecture, ses suggestions et ses encouragements.

© Camila Dias pour l'illustration de couverture.
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-490297-46-7

CONCEIÇÃO EVARISTO
par Conceição Evaristo¹

Je suis fille de l'état du Minas Gerais, fille de cette ville où je me tiens devant vous aujourd'hui. D'après mon acte de naissance, je suis née le 29 novembre 1946. Cette information a dû être fournie par ma mère, Joana Josefina Evaristo, lorsqu'elle a déclaré ma naissance, donc je pense qu'elle est authentique. Maman, aujourd'hui âgée de 85 ans, n'a jamais menti. Je suppose également qu'elle a dû faire seule cette déclaration, en possession du document de la Sainte Maison de la Miséricorde de Belo Horizonte. Une attestation indiquant la naissance d'un bébé de sexe féminin de couleur brune², fille de madame ... – ma mère. J'ai gardé pendant longtemps cet acte de naissance avec moi. Cette « couleur brune » m'a toujours impressionnée, depuis toute petite. Quelle était cette couleur qui m'appartenait ? Question sans réponse. Mais je savais – oui, j'ai toujours su que je suis Noire.

Quant au fait d'être allée seule, ou plutôt en solitaire, à la mairie pour me déclarer, c'est une déduction que je tire à partir de quelques faits relatifs à la vie de mon père. D'ailleurs, de mon père, je ne sais que peu,

¹ Discours prononcé lors d'un colloque de littérature (université UFMG, Belo Horizonte, Minas Gerais, mai 2009).

² L'adjectif « brun(e) », *pardo(a)*, est souvent utilisé au Brésil pour décrire la couleur d'une personne et éviter l'adjectif « noir ». La couleur de peau est indiquée sur les documents d'identité brésiliens.

très peu.

En revanche, j'en sais plus sur celui que je considère comme mon vrai père. Je connais son nom complet, Anibal Vitorino, et sa profession, maçon. Quand mon beau-père Anibal est arrivé dans nos vies, ma mère élevait seule ses quatre filles. Maria-Inês Evaristo, Maria-Angélica Evaristo, Maria da Conceição Evaristo et Maria de Lourdes Evaristo. Tendre époque... Ma mère fut pour moi l'une des choses les plus douces de mon enfance. Son bonheur était ce qui comptait le plus pour moi. Désespoir, culpabilité et impuissance m'assaillaient lorsque je la voyais souffrir. Maman pleurait beaucoup autrefois, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui – elle coule une vieillesse tranquille, aux côtés de mon beau-père. Après ses quatre filles, maman a donné naissance à cinq garçons, mes frères, fils de mon beau-père.

L'absence de père fut quelque peu allégée par la présence de mon beau-père. Mais ce sont mes deux mères qui contribuèrent réellement à atténuer le vide paternel. À sept ans, je suis allée vivre chez la sœur aînée de maman, tante Maria-Filomena da Silva, mariée à Antonio João da Silva, oncle Toto, deux fois veuf. Ils n'avaient pas d'enfants. Je suis allée vivre chez eux pour que ma mère ait une bouche de moins à nourrir. Ils étaient moins nécessaires. Oncle Toto était maçon et tante Lia blanchisseuse, comme ma mère. Les conditions

de vie un peu meilleures dont je jouis chez eux me donnèrent la possibilité d'étudier. Mes sœurs, elles, affrontèrent de plus grandes difficultés.

Mère blanchisseuse, tante blanchisseuse... Des femmes redoutablement efficaces pour réaliser toutes les tâches domestiques. Cuisiner, ranger, repasser, élever les enfants... Depuis toute petite, j'ai appris à prendre soin du corps de l'autre.

C'est à huit ans que j'obtins mon premier emploi domestique – le premier d'une longue série. Je travaillais chez mes patronnes. J'accompagnais mes frères, mes sœurs et les enfants des voisins à l'école. J'aidais tout ce petit monde aux devoirs – empochant par la même occasion quelques sous. Je prêtais main forte à ma mère et à ma tante ; j'allais chercher les paquets de linge sale, je lavais le tout, et ramenaient les balluchons chez les patronnes. J'ai même échangé avec certains professeurs des heures de tâches ménagères contre des cours particuliers, leur attention à l'école et surtout des livres – toujours didactiques – pour moi, mes sœurs et mes frères.

Gagner un peu d'argent avec les restes des riches que nous ramassions dans les poubelles fut aussi un mode de survie que nous avons expérimenté.

Quand *Quarto de despejo* [Le Dépotoir], le journal de Maria Carolina de Jésus, fut publié en 1960, causant un vif émoi chez les lecteurs des classes favorisées

brésiliennes, nous nous identifîâmes immédiatement à l'auteure. Comme Carolina Maria de Jesus dans les rues de São Paulo, nous connaissions dans celles de Belo Horizonte l'odeur et la saveur des poubelles, mais aussi le plaisir que les restes des riches pouvaient procurer. Manquant des choses essentielles au quotidien, les excédents des uns – presque toujours construits sur la misère des autres – revenaient humblement entre nos mains. Les restes.

Ma mère lut le journal de Carolina Maria de Jesus, et décida, quelques années plus tard, d'écrire le sien. Je conserve ces écrits avec moi afin de prouver un jour que Carolina Maria de Jesus, *favelada* de Canindé, quartier nord de São Paulo, a créé une tradition littéraire. Une autre *favelada* de Belo Horizonte a suivi le chemin de l'écriture initiée par Carolina et a écrit, elle aussi sous la forme d'un journal, la misère du quotidien qu'elle affrontait.

Dans notre famille, nous avons tous étudié à l'école publique. Ma mère nous a toujours poussés à lire, et nous inscrivit à l'école Bueno Brandão puis au collège Barão do Rio Branco, deux établissements publics qui recevaient majoritairement des enfants de la classe favorisée de Belo Horizonte. Elle choisit de nous inscrire dans ces écoles distantes de notre domicile bien qu'il en existe de plus proches, car à cette époque déjà, l'enseignement dispensé dans les communautés défavo-

risées était de piètre qualité.

C'est dans un contexte scolaire marqué par des pratiques pédagogiques tantôt excellentes, tantôt exécrables que je découvris avec plus d'intensité notre condition de Noir et de pauvre.

À l'école primaire, j'ai fait l'expérience physique de l'apartheid scolaire. L'immeuble avait deux étages. À l'étage supérieur, les classes des plus avancés, celles des élèves qui recevaient des médailles, qui ne redoublaient pas, qui chantaient et dansaient dans les fêtes, des filles qui couronnaient la Sainte Vierge lors des cérémonies. J'ai vécu toutes les années de mon primaire en souhaitant être élève de l'une des salles de l'étage supérieur. Mais mes sœurs, mes frères, tous les élèves pauvres, et moi, étions toujours confinés dans celles du sous-sol. Les sous-sols de l'école, les cales des bateaux. Cependant, je fus admise en CM1 – pour ma plus grande joie – à l'étage supérieur. Ce qui déplut à certains professeurs. Moi, qui m'obstinais à poser des questions, à participer aux chorales, aux concours de lecture et de rédaction sans y être jamais invitée, je gêrais. Mais je conquies aussi la sympathie de nombreux enseignants.

J'étais agitée, bagarreuse, questionneuse... Sans compter la constante vigilance de ma mère pour tout ce qui avait trait à l'école. Présente à toutes les réunions – même si elle haïssait le silence imposé aux mères

pauvres – elle ne manquait pas une occasion de s'exprimer.

À la fin de mon primaire, en 1958, j'ai reçu mon premier prix de littérature en gagnant un concours de rédaction qui avait pour intitulé : « Pourquoi je suis fière d'être Brésilienne ». Sur la qualité de la rédaction, il y eut consensus ; sur l'attribution du prix, il y eut des divergences. J'étais loin d'être une élève exemplaire. On attendait d'une petite fille Noire et pauvre et de sa famille une certaine passivité. Ce n'était pas le cas. Les membres de ma famille avaient une conscience, même diffuse, de leur condition de Noirs, de pauvres et de *favelados*.

Jusqu'à mes dix ou onze ans, un oncle maternel, Osvaldo Catarino Evaristo, vécut avec nous, dans une petite chambre à part. Il avait servi la patrie, lutté en Italie pendant la Seconde Guerre mondiale. À son retour au Brésil, il occupa un emploi subalterne au ministère de l'Éducation. Avec le temps, il étudia, développant un don pour la poésie, le dessin, les arts plastiques. Il fut surtout un éternel questionneur de la condition du Noir brésilien. Je lui dois mes premières leçons de négritude.

Après le primaire, je suis entrée au collège mais mes études ont été interrompues à diverses reprises.

À partir de dix-sept ans, j'ai commencé à participer intensément aux discussions relatives à la réalité sociale

brésilienne. C'est à cette époque que je rejoignis la Jeunesse Ouvrière Catholique (JOC) qui, comme d'autres mouvements catholiques, encourageait l'Eglise à prendre position. Les questions ethniques n'entrèrent objectivement dans mes réflexions qu'à partir des années 1970, quand je suis partie à Rio de Janeiro.

J'ai achevé l'École Normale dans l'état de Minas Gerais en 1971. Période particulièrement difficile pour ma famille et beaucoup d'autres qui subissaient de plein fouet le plan de « défavélisation » de la ville. Ils nous envoyaient vivre en périphérie. En nous éloignant du centre de Belo Horizonte, nous ne gagnions rien, à part une plus grande pauvreté.

En 1973, j'ai réussi le concours d'institutrice de l'état de Rio de Janeiro. Alors, mon diplôme d'institutrice en poche, sans possibilité de donner des cours à Belo Horizonte, je suis partie avec ma petite valise à Rio de Janeiro.

À cette époque, initier une carrière dans l'enseignement dépendait d'une recommandation – que j'obtins, même si nos relations avec les familles importantes de Belo Horizonte étaient marquées du sceau de la subalternité. J'aime dire que mon rapport à la littérature a commencé dans les arrière-cuisines des riches. Ma mère, mes tantes et mes cousines travaillèrent chez plusieurs grands écrivains du Minas Gerais ou leurs familles. Est-ce à dire que la destinée

de la littérature me poursuit...

Je ne suis pas née entourée de livres, j'insiste. C'est dans le temps et l'espace que j'ai appris depuis l'enfance à cueillir les mots. Notre maison était dénuée de biens matériels mais habitée par les mots. Ma mère et ma tante étaient de grandes conteuses, mon vieil oncle était un grand conteur, nos voisins et amis contaient et racontaient des histoires. Chez nous, tout était raconté, tout était motif de prose-poésie. Mais c'est également au sein de ma famille que le monde de la lecture, celui du mot écrit, me furent présentés. Majoritairement semi-analphabète, tout mon entourage était néanmoins séduit par la lecture et l'écriture. Nous avions toujours à la maison des vieux livres, des vieilles revues, des journaux. Je me souviens de nos nuits de lecture, où ma mère ou ma tante feuilletaient avec nous les pages imprimées et les « traduisaient ». En grandissant, j'inversai les rôles et fis moi-même la lecture pour tous.

Vers onze ans, je reçus un cadeau merveilleux : une bibliothèque entière – la bibliothèque publique. L'une de mes tantes était devenue femme de ménage de cette maison-trésor, place de la Liberté. La bibliothèque est devenue mon domicile, le lieu où chercher toutes mes réponses...

À la maison, nous écrivions beaucoup – des billets, des histoires familiales, des prières...

À l'école, j'adorais les rédactions du type : « Le lieu

de vos vacances», «Une promenade dans la ferme de mon oncle», ou encore «Ma fête d'anniversaire». La limitation de l'espace physique et la pauvreté économique dans laquelle nous vivions trouvaient une compensation dans une fiction innocente, unique moyen dont je disposais pour vivre mes rêves. Si à cette époque je n'avais aucune possibilité concrète de rompre la répétition des schémas sociaux que la vie nous imposait, rien ne venait cependant freiner mes désirs.

Dotée d'un espoir tenace et d'un savoir précoce, la petite fille que j'étais savait que la vie ne pouvait se limiter au peu qu'elle nous offrait. Si mon enfance pauvre, très pauvre, me faisait mal, je ne saurais pourtant oublier tous ces bonheurs inénarrables. Les marguerites, les dahlias et autres fleurs de notre petit jardin. Les fruits cueillis directement dans l'arbre pour tuer notre faim. Les poupées de paille ou les sorcières de tissu qui naissaient de nos mains avec un nom et une histoire. Le ciel, les nuages, les étoiles – signes de l'infini que ma mère et ma tante nous ont enseigné à voir et à sentir.

De cette attention à la vie qu'elles nous ont apprise m'est resté l'habitude de chercher l'âme, l'intime des choses. De recueillir les restes, les morceaux, les vestiges, car je crois que l'écriture – tout du moins pour moi – est le désir prétentieux de coucher le vécu. D'éterniser l'éphémère...

En ce sens, et bien que le paysage extérieur se soit profondément transformé, ce que ma mémoire a écrit en moi et sur moi, les souvenirs, même effilochés, survivent.

Dans la tentative de retisser cette trame déchirée par le temps, j'écris. J'écris même si je sais que je poursuis peut-être une ombre, un fantôme.

Comme la mémoire est aussi victime de l'oubli, j'invente. J'invente. Dans ce laci, j'imagine, je crée mes personnages. J'ai inventé et confondu Ponciá Vicêncio dans les dédales de ma mémoire. J'ai utilisé l'image d'une vieille Noire, Rita, que j'avais rencontrée un jour. Peut-être est-ce de là que viennent Anna et Davenga ? Qui sait si Davenga n'est pas le cousin du Noir Alirio¹ ?

Puisque j'évoque ces ruelles de la mémoire... Je suis retournée ce matin dans ma rue, la rue Albita – qui n'a plus rien à voir avec celle du temps d'avant. Je n'y ai reconnu que la terre. Oui, la terre, la poussière, le monticule sur lequel se tenait le marché Cruzeiro, au fond de la rue. J'ai remarqué que le bâtiment en dur avait conservé à sa base une partie non cimentée.

Quelque part dans cet espace, mon cordon ombilical est enterré.

J'ai discrètement caressé le sol et j'ai ramassé une

1 Personnages des romans de l'auteur.

poignée de terre. J'ai eu une envie folle de la porter à la bouche. C'était ici que ma mère dessinait le soleil pour l'appeler à la terre, quand le temps était chargé de pluie et que nos gamelles étaient vides.

Plus bas, se trouve la sculpture de deux hommes. Ils ont les bras ouverts, en suspens, le geste large, semblant avancer droit devant. J'ai pensé : encore quelques pas et ils arriveront au robinet public où nous prenions l'eau, et où les lavandières, comme ma mère et ma tante, battaient le linge.

Cette sculpture, qui n'a pas été dressée en mémoire des aïeux ni des premiers habitants du quartier, s'appelle *Optimisme*. Je ne sais pourquoi, j'ai pensé à nos morts, à tous ceux qui ont vécu ici. Et j'ai remercié la vie pour ce que je vivais actuellement. Cette statue ne me plaisait pas mais aiguillait ma curiosité. Pour quelle raison avait-elle été dressée là ? Pourquoi ce titre, *Optimisme* ? D'autres noms me vinrent à l'esprit. L'un d'eux revint avec insistance : Résistance, Résistance, Résistance...

J'écris. Je témoigne. Un témoignage où les images se mêlent, un moi-maintenant tirant un moi-petite fille dans les rues de Belo Horizonte. Et comme l'écriture et le vécu se (con)fondent, je poursuis cet écrit-vécu en me rappelant ces lignes rédigées récemment :

« L'œil du soleil tapait sur les vêtements étendus

sur la corde à linge et maman souriait, heureuse. Des gouttes d'eau aspergeant ma vie-petite fille se balançaient dans le vent et faisaient de petites larmes sur les draps. Des petits cailloux bleus, des morceaux d'indigo, des lambeaux de nuages solitaires tombés du ciel étaient dispersés autour des bassines et des cuves de lavage. Tout cela provoquait en moi une grande émotion.

La poésie m'habitait, et je ne le savais pas. »

CONCEIÇÃO EVARISTO
BELO HORIZONTE, MAI 2009

1

PONCIÁ VICÊNCIO FRISSONNA

lorsqu'elle vit l'iris dans le ciel, et se souvint de sa terreur d'enfant. On disait qu'une fille qui passait sous un arc-en-ciel se transformait en garçon. Ponciá devait aller chercher la terre glaise au bord de la rivière, où le serpent céleste étanchait sa soif. Comment passer de l'autre côté ? Il lui était arrivé d'attendre des heures sur la berge, le temps que le reptile multicolore quitte le ciel. Mais rien à faire ! L'arc-en-ciel était obstiné. Elle se désespérait – sa mère l'attendait... Finalement, elle retroussait sa jupe, la collait contre son sexe et, le cœur battant la chamade, passait sous l'*angoró*¹ d'un bond. Elle se palpa ensuite le corps. Ici, les seins naissants. Là, le pubis plat, sans saillie, recouvert de duvet. Ponciá était soulagée. Elle était encore une fille. En sautant rapidement, elle avait réussi à tromper l'arc-en-ciel et ne s'était pas transformée en garçon.

À cette époque, Ponciá Vicêncio aimait être une fille. Elle aimait être elle. Elle aimait tout ce qui l'entourait. Elle aimait la campagne, la rivière qui courait entre les rochers, les arbres *pequis*, les palmiers *coco-catarro*, les

¹ Divinité de la mythologie Bantu et Yoruba (ethnies africaines), prenant l'apparence d'un serpent dont le cuir est coloré, comme l'arc-en-ciel. Elle est alternativement de sexe masculin ou féminin.

cannes à sucre et les champs de maïs. Elle s'amusait à faire des poupées avec les épis de maïs encore sur leurs pieds. Immenses, les marionnettes dansaient avec le vent. Ponciá courait et jouait entre elles. La brise balayait le champ, les poupées se courbaient jusqu'à terre. Ponciá riait. Le temps passait. La vie était belle.

Un jour, alors qu'elle jouait dans le champ, elle vit une femme, très grande, si grande qu'elle touchait le ciel. Elle découvrit d'abord ses pieds, puis ses jambes, longues et fines, et enfin son corps, transparent, comme vide. Elles échangèrent un sourire. Quand Ponciá raconta ce qu'elle avait vu, sa mère resta silencieuse mais Ponciá perçut son inquiétude. Quelques jours plus tard, son père rentra des terres du Blanc. Sa mère lui demanda de couper le maïs. Le vieux répondit qu'il était encore trop tôt. Sa mère insista. Quand Ponciá Vicêncio se réveilla le lendemain, le maïs était coupé. Les poupées gisaient par terre, mortes. Elle chercha partout la femme grande et transparente, dans l'espoir de la revoir. En vain – le champ était vide. Ponciá pleura. Elle ne revit plus jamais la femme transparente et vide qui, un jour, lui avait souri dans le champ de maïs.

Cette après-midi-là, Ponciá Vicêncio regarda l'arc-en-ciel avec appréhension. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu le serpent céleste. Installée en ville depuis toutes ces années, loin de sa terre, elle en avait même oublié de regarder le ciel. Cependant, réveillée

depuis l'aube par cette habituelle angoisse qui l'oppressait, elle regarda le ciel comme pour demander de l'aide à Dieu. Elle se repentait d'avoir fait ce qu'elle avait fait.

Un bel arc-en-ciel, entier, rayait l'azur du ciel. Elle se passa la main sur le front pour effacer toutes ses pensées. Une vieille peur envahit son corps. Enfant, elle croyait qu'elle se transformerait en garçon en passant sous l'arc-en-ciel. Aujourd'hui elle savait qu'elle ne deviendrait jamais un homme. Alors pourquoi cette crainte ? Elle avait mûri, elle était femme ! Elle regarda fermement l'arc immense.

Après tout, quel mal y aurait-il à devenir un homme ? Elle se souvint du premier qu'elle avait connu.

2

LE PREMIER HOMME QUE PONCIÁ VICÊNCIO avait connu était son grand-père. Elle se souvenait mieux de lui que de son propre père. Grand-père Vicêncio était très vieux. Il marchait tout courbé, le nez presque par terre. Il était petit, d'apparence chétive. Ponciá ne marchait pas encore quand il mourut, mais elle se rappelait parfaitement d'un détail : grand-père Vicêncio n'avait qu'une main et il cachait toujours son bras amputé derrière le dos.

Il parlait tout seul. Il pleurait comme un enfant. Il riait beaucoup également. Malgré le peu de temps de vie qu'elle partagea avec grand-père Vicêncio, elle en gardait de parfaits souvenirs : ses pleurs-rires, son moignon de bras et ses paroles inintelligibles.

Un jour, il eut une crise de pleurer-rire si profonde, si heureuse et si amère qu'il passa dans l'autre monde. Ponciá, encore bébé, se souvenait de tout : le bras intact du vieil homme sur sa poitrine, et le moignon de l'autre côté. L'odeur des bougies allumées toute la nuit. Celle des beignets et du café frais offerts aux femmes et aux enfants qui veillaient le défunt. Celle de la cachaça qui s'échappait de la bouteille et de la bouche des hommes assis dehors, le chapeau sur les genoux. Bébé Ponciá Vicêncio n'oublia jamais le dernier pleurer-rire du grand-père. Elle n'oublia pas non plus la discussion entre son père, qu'elle voyait peu car il travaillait sur les terres du Blanc, et sa mère : grand-père Vicêncio avait laissé un héritage à sa petite-fille.

Ponciá Vicêncio refusait de s'asseoir et de marcher à quatre pattes, et était toujours dans les bras. Un beau jour, alors que sa mère la portait, debout près du poêle à bois, regardant la danse des flammes sous le chaudron bouillant, le bébé glissa lentement le long du corps de sa mère, se mit sur ses deux jambes et commença à marcher. Ce ne fut pas tant que la petite fille se mette à marcher subitement que sa façon de faire qui

stupéfia tout le monde. Ponciá Vicêncio marchait avec un bras replié dans le dos, la main fermée, comme si elle était manchote. Comment pouvait-elle marcher ainsi : cela faisait presque un an que le vieux Vicêncio était mort ! Elle était si jeune à l'époque ! Comment pouvait-elle l'imiter ? La stupeur fut générale. La mère et la marraine de Ponciá se signaient dès qu'elles posaient le regard sur la petite.

Le père Vicêncio était le seul à ne pas être surpris par le bras de sa fille, replié comme un moignon. Il était le seul à trouver naturelle la ressemblance entre Ponciá et son propre père.

3

PONCIÁ AVAIT PEU DE SOUVENIRS DE SON PÈRE. Il n'était jamais à la maison et travaillait sans cesse aux champs, sur les terres du Blanc. Il avait peu de temps pour sa femme et sa fille. Quand ce n'était pas la saison des semis, c'était celle des récoltes, et il passait ses journées sur les terres de la fazenda¹.

Le père de Ponciá savait réciter l'alphabet par cœur. Il connaissait parfaitement les lettres et était

1 Grande propriété agricole au Brésil.